

Voyages

« Et il n'est rien de plus beau
Que l'instant qui précède le voyage
L'instant où l'horizon de demain
Vient nous rendre visite
Et nous dire ses promesses. »

Milan Kundera

En cette soirée très hivernale (neige et verglas au programme), notre auguste assemblée se réunissait hors-les murs du nid habituel. L'invitation au voyage était lancée par Chris qui nous fit les honneurs de son accueillante maison, située dans le hameau de Reculet (ça ne s'invente pas !).

C'est ainsi que notre avenante hôtesse nous accueillit, pour un voyage à la fois très prosaïque ... et néanmoins poétique:

*Pour un voyage en lieu d'aisance
Vous prenez la direction plein-est jusqu'au cul-de-sac.
Vous n'avez pas besoin de demander la permission.
Puis si vous voulez faire un arrêt touristique à l'étang des mains,
En sortant, vous prenez à droite.*

...
En effet, nous le savons tous, le voyage, avant d'être lié à l'évasion et à l'agrément a souvent été mû par la nécessité.

Un impressionnant bateau-ivre

Au détour de cette nuit glacée et en lancement de soirée, un instant d'exception nous attendait lorsque Pierre, notre phare, s'en fut chercher au plus profond de lui les mots du « Bateau-ivre » de son chouchou, l'étonnant voyageur de Charleville.

En dramaturge consommé, Pierre réclame la pénombre et convoque l'atmosphère des lumières tamisées pour trouver la voix du poète et nous faire découvrir l'onde pure, complexe et magnifique de ce que notre acteur décrivit comme « l'un des poèmes-phares de la poésie française ». Ce texte d'une maturité extraordinaire fut pourtant composé par un Rimbaud de 17 ans qui, poussé par Verlaine, le présenta au Parnasse en 1871, avec l'insuccès que l'on sait.

*« Insoucieux de tous les équipages
Les fleuves m'ont laissé descendre où je voulais
Je me suis baigné dans le poème de la mer. »*

Portés par cette invitation à exprimer sa différence (on dit que ce texte est à lire comme une métaphore du poète qui, sur cette onde tantôt envoûtante, tantôt mortifère, entendait se démarquer de ce qui se faisait alors, pour aller à contre-courant des conventions poétiques de l'époque), nous avons vogué la soirée durant autour de ce thème du voyage, dans des veines très différentes.

Voyager, s'absenter, pour conquérir ou travailler

Car avant d'être un loisir, le voyage fut avant tout une nécessité de survie, la folie de la conquête et aussi celle de l'appât du gain (l'Eldorado décrit par José Maria de Hérédia dans son poème *Les Conquérents*).

Les Nouveaux Mondes, particulièrement le québécois Gilles Vigneault furent à l'honneur de cette soirée. Comme nous le savons tous, ces voyages de découverte ou de travail en mer ont coûté et coûtent encore la vie à beaucoup de téméraires, d'aventuriers, d'affamés ou de désespérés. L'absence et la perte d'êtres emportés loin par le travail déplacé et par les éléments, ont donné lieu à des textes mélancoliques ou enjoués.

Le voyage peut aussi être douloureux lorsque, comme Barbara, on retourne en Allemagne où s'est jouée une histoire tragique. Mais, par la grâce d'une tournée, la dame en noir pansa quelques-unes de ses plaies lorsque, touchée par l'amour du public de Göttingen, elle lui dédia une chanson qui fera date, ponctuée d'un vibrant espoir de paix.

Puis, à l'heure des congés payés, les français, portés par Trenet et toutes sortes de véhicules parfois étranges, prirent la fameuse *Nationale 7* pour voyager dans l'insouciance ou aller, à « *Toronto en auto et à Ottawa en ouaoua* », s'adonner au bains de mer et à la villégiature. Au même moment, Henri Salvador éclairait de sa voix suave l'univers des Trente Glorieuses de son langoureux *Syracuse* et Jean Sablon de son *Partir en voyage*.

Mais ces voyages un peu compulsifs où l'on finit par s'étourdir exaspèrent le Grand Brel qui, bien avant de prendre le large aux Marquises, fit le tour de France et d'ailleurs avec son célèbre Vesoul, emmené par les caprices de sa femme. Contrairement à Bernard Lavilliers un peu après lui, Brel ne souhaitait pas être *On the road again*.

Plus près de nous, Amélie Nothomb, qui fit l'expérience du voyage d'expatriés dans son enfance, parle de son expérience en Chine par le biais de cette langue à la syntaxe surprenante. Quelques réflexions truculentes sur la façon dont la langue fait voyager, autrement. Quelques savoureuses anecdotes aussi sur la façon dont les adultes, ne supportant pas la privation de liberté dans la Chine de la bande des 4, sont surveillés par leurs enfants qui les taxent de naïveté. Les enfants sont libres de voyager, les adultes sous surveillance.

Et, découverte ! ... on voyage aussi sans bouger, par nature ou par contrainte

*« Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit ! »*

Baudelaire

Chris et ses comparses Jean-Noël et Catherine nous ramenèrent bien vite au pays des enfants qui, coïncés dans le bon-vouloir des adultes, voyagent à leur guise dans un imaginaire si fertile qu'on n'en finit pas de leur envier. La même Chris nous porta aussi au milieu des senteurs et de la myrte corses ainsi qu'au sud Sénégal, en Casamance, dont les noms sont autant d'invitations au voyage.

Dans son *Sonnet de l'arbre*, très différent des autres textes entendus ce soir-là, Vigneault nous fit découvrir le voyage immobile de l'arbre qui, contrairement à ce que l'on croit, effraie les oiseaux qui le fuient à la recherche d'un endroit « moins fol et moins mouvant ».

Musset, Soupault et Queneau étaient aussi du rendez-vous pour louer le voyage à la découverte de notre univers immédiat trop souvent délaissé, et le plaisir du retour chez soi.

De même, le poète turc Nazim Hikmet fit-il faire à son prisonnier Youssouf l'infortuné un voyage imaginaire à Barcelone pour faire la nique à ses geôliers, comme cet étrange pianiste Novecento qui, abandonné bébé dans un paquebot par des immigrants, n'en voulut jamais sortir, tout en connaissant par cœur Paris, et surtout le voyage en musique sur les quatre-vingt-huit touches de son piano.

Enfin, la grande Andrée Chedid nous livra, elle aussi, un magnifique et insolite poème sur le fabuleux voyage du sang qui, métaphore de la vie, circule à l'infini dans nos veines.

La fuite en paradis artificiels ou en usine à touristes

*Faut-il partir, rester
Verte confiture de chanvre qui nous laisse aérien
Voyeur en Technicolor, le mangeur d'opium ne peut que se dévorer lui-même*
Charles Baudelaire

Baudelaire qui a beaucoup écrit sur le voyage était évidemment très présent ce même soir. Il nous le dit bien, nous rappelant à *L'Odyssée* ainsi qu'à ses *Paradis artificiels*, le voyage est une Circé, une magicienne qui nous envoûte et (se contredisant lui-même) n'apporte pas seulement « luxe, calme et volupté » (belle lecture à deux de Zoé et qui avaient préparé le même texte).

Belle découverte également d'un texte contemporain de Julien Blanc-Gras qui fustige de manière très drôle le voyage de consommation des usines à touristes actuelles et nous livre un savoureux portrait stéréotypé, celui de « l'allemandenshort, » qui, s'empresse-t-il de préciser, n'est pas nécessairement allemand.

Enfin, un bel hommage du grand chilien Pablo Neruda qui revient sur un voyage auquel on ne pense pas souvent, celui de l'âme qui découvre sa vocation, l'écriture. Contrairement au jeune Rimbaud qui, dans son bateau-ivre évoqué plus haut souhaitait d'emblée se démarquer de la norme, l'auteur du *Chant Général* évoque le trajet intime de ce « quelque chose qui cognait en son âme ».

*Quelque chose cognait en mon âme
Pur émeri, pur savoir de celui-là qui ne sait rien
Mon cœur se dénoua dans le vent*

Pour honorer ceux qui aiment le voyage en écriture, je ne résiste pas à l'envie de partager un passage de René Char qui n'a pas été lu ce soir-là, mais me touche beaucoup

*Impose ta chance,
serre ton bonheur
et va vers ton risque.
A te regarder, ils s'habitueront.*

Le grand voyage :

A une journée d'intervalle, deux personnages iconiques de la culture française contemporaine venaient de tirer leur révérence et de partir pour leur grand voyage.

Fidèle à sa réputation, Jean D'Ormesson, dont Albine nous lut un extrait du Juif errant, avait en cet instant l'ultime élégance qu'on lui reconnaissait unanimement: précédant dans le grand saut son cadet d'une journée (le comble pour un immortel), il mourut pour ainsi dire en catimini, bien qu'honoré aux Invalides, noyé qu'il fût dans les hommages à Johnny, biker et rocker fou dont les fans envahirent le lendemain les rues et les réserves à larmes de la nation.

A la veille de cet hommage national devenu pesant, la saturation guettait dans ma chaumière. C'était compter sans la voix chaude et douce d'Hubert qui avait choisi, avec ses acolytes Christian et Pierre C. une des plus belles chansons des débuts de celui qui n'était pas encore tout à fait « Johnny ».

Chez Chris, à Reculet, le divin Hallyday nous envoyait une invitation forte et symbolique et voulait encore

« Retenir la nuit, jusqu'à la fin du monde ».

Que vous souhaiter de mieux, à vous amis poètes, à l'aube de 2018 ?

Pour clore la parenthèse enchantée de cette belle soirée, je laisse les derniers mots, sublimes, à deux étonnants voyageurs, vedettes de la soirée:

*Etonnants voyageurs ! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.*

*Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile !
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.*

Le voyage, Charles Baudelaire

*Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
- Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.*

*Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.*

Charles Baudelaire

*Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur ;*

*Qui courais, taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les jullets faisaient crouler à coups de triques
Les cieus ultramarins aux ardents entonnoirs ;*

*Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et les Maelstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets !*

*J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
Dont les cieus délirants sont ouverts au vogueur :
- Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?*

Le Bateau-ivre, Arthur Rimbaud